Khaled Khalifa

Ecrivain de la jeune génération syrienne. Auteur de 3 romans et de nombreux scenarios de feuilletons télévisés. Son roman « Eloge de la haine » est le premier ouvrage qui parle ouvertement des événements des années 1980 en Syrie, du bras de fer entre les Frères musulmans et les forces du régime qui ont perpétré d'horribles massacres à Hama et à Alep. Cet épisode de l'histoire de la Syrie était resté tabou jusqu'à ces derniers mois.

Eloge de la haine

Editions Actes-Sud Sindbad, 2011
Traduction Rania Samara

Le lendemain de cette journée d'été, le pays se réveilla aux bruits des récits qui s'étaient répandus à la vitesse de l'éclair au sujet des soldats qui avaient quitté leurs avions, pénétré dans les cellules, ouvert le feu sur les prisonniers dont les cervelles avaient éclaboussé jusqu'aux plafonds. Les cadavres étaient entassés dans les couloirs. Les drapeaux noirs firent leur apparition aux fenêtres de nombreuses maisons, les sanglots muets éclatèrent partout. Plus de huit cents prisonniers avaient été exterminés en moins d'une heure, les bulldozers avaient emporté leurs cadavres vers une fosse secrète dont personne ne connaissait la forme ni la profondeur.

Nous partîmes avant l'aube pour la prison du désert dans la voiture d'Omar. Des mères venues de toutes les villes nous avaient précédées pour humer le même air qu'avaient respiré leurs fils, refusant de croire cette histoire effarante. Les barrages et les fusils des soldats empêchaient les milliers de gens qui avaient dormi dehors de parvenir jusqu'à la prison, redevenue parfaitement calme. Les cadavres aient été déplacés et tout avait été nettoyé au jet d'eau, comme si les soldats n'avaient rien fait de plus que leur travail quotidien.

Devant la prison du désert, le spectacle ressemblait à une scène de film épique. Des femmes en noir brandissant les photos de leurs époux, frères ou fils, agenouillées en rangs comme si elles priaient un dieu en la miséricorde duquel elles avaient longtemps cru. Soudain, je vis ma mère bondir de la voiture, se frayer un passage parmi une foule de femmes qui nous ressemblaient. Elle se précipita sur un blindé qui barrait le chemin vers le portail, le frappa du poing, invectivant les soldats des Brigades de la mort qui la regardaient, dissimulés dans leur engin, effrayés par la foule qui se pressait autour d'eux.

L’hystérie régnait. Des charrettes, des voitures, des hommes aux regards brisés, des enfants dont personne ne s’occupait et qui ramassaient des pierres, dressaient des stèles puis les faisaient tomber avec d’autres pierres ; des vendeurs de sandwichs et de boissons fraîches venus des villages voisins, profitant de l’occasion, dressant leurs étals ; des odeurs de viande grillée dont personne ne voulait, des salades préparées à la hâte, comme si une petite ville était en train de surgir des sables. La canicule n’empêcha pas les femmes de se lamenter, la bouche sèche, les lèvres gercées à cause de la soif, elles se châtiaient, renonçaient aux plaisirs du monde, aspiraient à suivre dans la mort des êtres chers. J’essayais de faire le tri dans les histoires que se transmettaient les femmes et les hommes, d’abord avec une certaine retenue. Puis, midi passé, les voix des conteurs s’élevèrent, mélangeant le vrai et le faux. J’imaginais mon frère Houssam, cadavre froid, transporté comme un détritus par les bulldozers, jeté quelque part, à l’air libre peut-être, déchiqueté par les chiens. J’eus la nausée en entendant raconter les histoires des survivants qui s’accrochaient à la vie en retenant leurs entrailles, enjambant les cadavres de leurs frères entassés dans les cellules exiguës, surmontant les coups de fouet, la pleurésie, la gale pour demeurer en vie. Personne dans la prison n’eut l’idée de sauver ces blessés après le départ des soldats des Brigades de la mort en avion. Beaucoup de temps passerait avant que ne soient connus les détails de leur passage et le nom des officiers qui avaient donné les ordres de sang froid. Poursuivis par la malédiction des cadavres, six soldats perdirent la raison. Il furent limogés de l’armée et rendus à leurs familles avec les médailles d’honneur remises par le commandant des Brigades de la mort qui reçut personnellement tous les soldats rentrés à leurs casernes. Il avait prononcé un discours louant leur bravoure, puis les avait récompensés de quelques sous qu’ils dépensèrent en mangeant des sandwichs de falafel avant de rentrer dans leurs misérables chambres dans les banlieues de Damas.

Pour l’autre texte « La Coquille » photocopie scannée

Moustapha KHALIFÉ

Militant de gauche. Son livre « La Coquille » constitue un témoignage romancé des 10 années de prison dans les geôles syriennes pour délit d’opinion. Il vit actuellement en Suède.